

n° 3

REVISION

15 F.

Mai 1989

Aux membres
du lobby juif,

Toute reculade n'est pas honteuse, loin de là. Il arrive même qu'elle soit conseillée. L'assassinat de François Duprat, par exemple, a manifestement desservi vos intérêts. Il est vrai que la France est un pays à part, puisque les révisionnistes de la dernière guerre y sont très forts. Dans leurs rangs, on trouve pêle-mêle des nazebroques, des « intégristes », des ultra-gauchistes et un très grand nombre de gens de toute obéissance. Et puis, demain, l'Europe. Il faudra vous résigner à adopter une nouvelle politique, qui vous permettra de dire : « Voyez, c'est dans le plus grand pays juif d'Europe qu'on trouve le plus de publications antijuives, en vente libre ! Ce qui prouve que nous sommes d'authentiques démocrates. »

D'ici là, vous feriez mieux de laisser tomber ces foutues chambres à gaz, ce terrain sur lequel vous êtes et serez forcément perdants. Vous n'avez qu'à détourner l'attention des gogos. Par exemple, vous pourriez dénoncer les affabulations de *Revision*, qui revendique cette formule : « L'antisémitisme est une création juive »!

Attila Lemage

Dans ce numéro :

L'histoire du

plouc

émisnaire,

Le rien

sémitique,

Guerre et

stratégie,

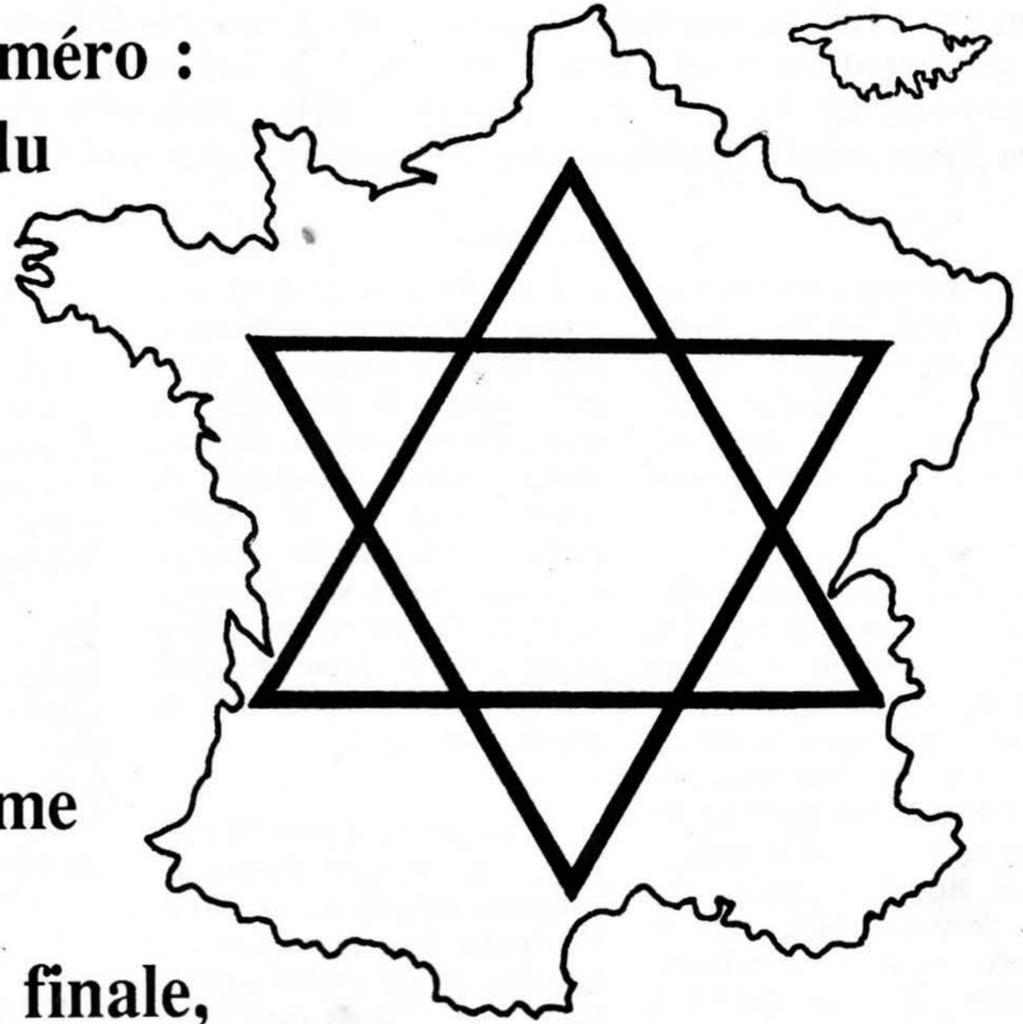
Le blasphème

suprême,

La solution finale,

Les cavaliers de l'Apocalypse maintenant,

Ce qui est grand dans ce qui est petit...



SOMMAIRE

Un amour contrarié	p. 2
De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation par Ernest Renan	p. 3
Michel Rocard et le go.....	p. 6
Pour qui ne croirait pas aux chambres à gaz : la prison !	p. 7
Révision de « Wannsee » par Robert Faurisson.....	p. 9
Hongrie 1945 : la fin par Dezsö Konya.....	p. 10
Protocoles des sages de Sion par X.....	p. 12

M 1522 - 3 - 15,00 F



3791522015005 00030

Un amour contrarié

Jeudi 20 avril se déroula le procès de François Brigneau pour injures constituant prétendument une provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence raciales. Or il semble qu'il y ait eu méprise de la part des parties civiles, puisqu'il s'agirait, en réalité, d'une liaison amoureuse entre François Brigneau et Anne Sinclair qui a mal tourné.

En effet, Brigneau ne cesse de courtiser Anne Sinclair. Après l'avoir complimentée en la qualifiant de « pulpeuse charcutière kascher », il chante ses louanges dans *Le choc du mois* d'avril 1989 :

« Il m'est arrivé, dans mes songes, de vous voir onduler, lascive, au son de musiques orientales et, tandis que vous ôtiez vos sept voiles en cadence, le vent du Bosphore emplissait l'air de vos parfums. »

Seulement, il arrive que le vent du Bosphore charrie des odeurs nauséabondes, que la pulpeuse Anne se transforme en Haine. C'est ce qui s'est passé juste après la mort de Jean-Pierre Stirbois, quand Brigneau écrivit (*National hebdo* du 10-16/11/1988) :

« Cette fois, même les aveugles ne pourront pas ne pas voir le symbole. Anne Sinclair naquit Schwartz, en 1948, à New-York. Sa maman s'appelait Rosenberg. Elle a épousé Ivan Levaï, né (croit-on) à Budapest en 1937, d'un père de nationalité autrichienne et d'une mère hongroise. Et tout cela, ça fait non seulement d'excellents Français, mais des modèles, des prototypes. »

Somme toute, il s'agit là d'une note biographique, dans laquelle seul le symbole évoqué demeure un peu mystérieux. Brigneau nous apprend que Sinclair est née « Noir » (Schwartz), comme l'aigle du même nom, alors que son mari serait né à Budapest, cette métropole juive qui a essaimé des fidèles de Yahvé dans le monde occidental et en Israël (surtout pendant l'« extermination » des juifs).

On le voit, rien que de très banal, mais les choses paraissent se gâter dans le second texte incriminé, qui commente une émission de « 7 sur 7 » à laquelle M^{me} Sinclair a invité Philippe Alexandre, journaliste de RTL et du *Parisien libéré* :

« A 19 heures, écrit Brigneau, Philippe Alexandre, marchand de bretelles à RTL, juif assimilé de tendance centriste, est reçu par la *mamma*, Haine Sinclair, marchande de soutiens-gorge à TF1, juive (moins assimilée) de tendance socialiste. Rares sont les émissions de l'épanouie boulangère azyne où le Front national, son président et ses amis ne soient pas agressés. »

Ce propos peut prêter à confusion, car l'argumentation de Brigneau présente un point faible, celui des élastiques des bretelles et des soutiens-gorge. Eh oui, les jeux de mots apparemment anodins peuvent facilement être retournés contre leurs auteurs. D'où aussi l'actuel procès en sercellerie dont est victime François Brigneau.

Cependant, une fois encore, l'amour de Brigneau pour Anne Sinclair rejailit, quand il chante ses louanges d'« épanouie boulangère azyne ». Quelle image ! Non seulement elle met l'accent sur l'originalité et la saveur du pain azyne mais elle marque l'épanouissement d'Anne Sinclair. Il est vrai que cette dernière est rayonnante. A la fois prude et moralisatrice, elle sait également ne pas être effarouchée quand Jean-Marie Le Pen, par exemple, a proposé à « Questions à domicile » d'administrer la preuve qu'il est blond, qu'il ne se fait pas teindre les cheveux. Quelle délicatesse que la sienne !

En bonne matérialiste, elle sait ne pas afficher de fausse pudeur. D'où son succès auprès du public masculin. Elle est à la fois une martyre de rêve et une aguicheuse de première, dont le charme a manifestement séduit ce pauvre diable de Breton de Concarneau, qui se nomme François Brigneau.

LA BRETONNITUDE

La presse ne cesse de rappeler et d'insister sur la bretonnitude de Brigneau. Normal, les Bretons sont un peu demeurés. La preuve ? Souvent, les Parisiens bretons n'arrivent pas à admettre qu'être juif est un plus. Même en leur répétant cette vérité première à longueur de journée, à coups de procès au besoin, en les menaçant par tous les moyens, il en est certains, têtus comme des mules, qui comprennent rien à rien.

Mais cette histoire ne date pas d'hier. Hiver 1871, déjà, nombre de journalistes — souvent *goys* — ont tout fait pour rendre les Bretons responsables de la défaite face aux Prussiens. Dame, au Mans, les dernières troupes de l'armée française, qui avaient lâché pied, étaient principalement composées de Bretons.

En ce rude hiver, souvent chaussés de sabots et armés de fusils à tabatière, après un long pilonnage d'artillerie, ils ont fini par s'enfuir devant les soldats allemands qui donnaient l'assaut, armés de chassepots. Quelle lâcheté ! Ce jour-là, les Bretons ont été responsables de la défaite, comme ils l'ont été dans de nombreuses batailles pendant cette guerre, puisqu'ils ont été pratiquement les seuls à se battre, aux côtés des bataillons d'Afrique.

Puis il y eut la Commune de Paris. Là encore, les troupes de Thiers étaient en grande partie composées de Bretons, de soldats auxquels leurs chefs avaient dit que les Communards pillaient les couvents et violaient les bonnes-sœurs. Et les soldats bretons auraient monté au feu comme un seul homme.

CHIENNE DE RACE !

Avec les Bretons, il n'est pas nécessaire de chanter les vertus du sentiment d'exaltation au combat, puisque pour ces gens-là c'est chose naturelle, allant de soi.

Voilà aussi pourquoi les membres des coterie juives préfèrent contourner l'obstacle que représente pour eux le problème breton plutôt que d'essayer de le surmonter. Sans Bretagne pas de France, sans France pas d'hégémonie culturelle juive sur l'Europe.

Cependant, problèmes juif et breton ne sauraient être considérés isolément. D'autant qu'un point commun de taille rapproche ces deux races, ces deux cultures : l'endogénie. A ce propos, il s'agit de ne pas confondre endogénie et consanguinité. La consanguinité bretonne des 19^e - 20^e siècles est sans doute un phénomène moderne, lié à la désagrégation, à l'éclatement du *plum*, cette communauté villageoise bretonne. Auparavant, les Bretons fécondaient sans doute des membres de leur communauté ou de leur race en évitant tout risque de consanguinité, comme savent le faire des populations de sauvages insulaires.

Là est le seul point commun entre juifs et bretons, leur rapport à la race. D'où le fait que les uns et les autres sont capables de volonté farouche et ont un fort sentiment identitaire. Seulement, pour nombre de juifs, Paris est une plate-forme, un lieu de passage et d'implantation, alors que pour les Bretons cette ville est leur. Là est toute la différence.

Suite page 8.

De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation

Un homme, son œuvre, une époque. Nul autre qu'Ernest Renan n'incarne mieux l'histoire de la France de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Révolutionnaire en 1848, vigoureux laïc érudit en 1862, apparemment complètement soumis à la sacro-sainte coterie juive en 1883, quand, au cercle Saint-Simon, présidé par le baron de Rothschild, il affirme que le judaïsme n'est pas une race, mais une religion.

De ses revirements successifs, Renan a donné des éléments d'explication dans sa préface de 1878 aux *Mélanges d'histoire et de voyages* :

« Quand on est jeune, on croit pouvoir tout embrasser, et, comme pour un esprit vraiment philosophique, tout est également digne d'être connu, on ne se résigne que tardivement à limiter son horizon, à évacuer des terres qu'on s'était adjugées et qu'on croyait même avoir conquises. Toute existence un peu active, rentrée dans son lit naturel, abandonne ainsi derrière elle comme des lais de mer, que le flot ne visitera plus. »

Néanmoins, il se pourrait que Renan se soit trompé en considérant que le terrain que le flot de ses considérations a recouvert restera nécessairement loin derrière, abandonné, sans que personne ne le vienne à nouveau visiter, redécouvrir. Eh oui, si les paroles passent, les écrits restent. Aussi, par delà les reculades, les appréhensions, les craintes d'un Ernest Renan, nous pouvons redécouvrir à la lecture de ses ouvrages quand et comment, sinon pourquoi, l'homme a failli, précisément au moment où la France devint juive.

C'est en 1870-1871 que se déroula la tragédie. Plus précisément on pourrait la dater du 24 octobre 1870 quand, à Tours, fut signé le fameux décret Crémieux, qui précisait :

« Les Israélites indigènes des départements de l'Algérie sont déclarés citoyens français. En conséquence leur statut

réel et leur statut personnel seront, à compter de la promulgation du présent décret, réglés par la loi française ; tous droits acquis jusqu'à ce jour restent inviolables.

Toute disposition législative, tout sénatus-consulte, décret, règlement ou ordonnance contraires sont abolis. »

Puis, le sang coula. En Algérie en 1871 lors de l'insurrection des Maghrébins révoltés contre cette imposture, mais aussi à Paris, quand le ministre de l'Intérieur, qui voulait réviser ce décret, manifestement inconstitutionnel, décéda mystérieusement. Alors les dés étaient jetés, la roue de l'histoire avait tourné d'un cran, et on comprend qu'Ernest Renan, historien et philologue, ait revu ses positions en les mettant au goût du jour.

Sa renommée fut grande des décennies durant, peut-être plus encore à l'étranger qu'en France. Puis, vers le milieu du vingtième siècle, son nom disparut progressivement des manuels scolaires de l'enseignement secondaire. Et ce, parce que dans l'ensemble de ses écrits il y a, aux yeux de certains, quelques fausses notes.

Dans ces conditions, c'est bien évidemment un extrait de la plus magistrale de ces « fausses notes » qui va être reproduit ici, tiré de « De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation », ce discours d'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France prononcé le 21 février 1862.

Comme on le verra, il s'agit d'un discours plein d'allant et accessible au profane. Cependant, sans porter le moins du monde sur la nature des appréciations d'ensemble d'Ernest Renan, diverses remarques en rapport avec les résultats des recherches historiques et philologiques effectuées après 1862 seront formulées à la suite de son propos, afin de l'étoffer, de l'actualiser.

DISCOURS D'OUVERTURE...

Cela posé, si nous recherchons ce que les peuples sémitiques ont donné à ce grand ensemble organique et vivant qu'on appelle la civilisation, nous trouvons que d'abord, en politique, nous ne leur devons rien du tout. La vie politique est peut-être ce que les peuples indo-européens ont de plus indigène et de plus propre. Ces peuples sont les seuls qui aient connu la liberté, qui aient compris à la fois l'Etat et l'indépendance de l'individu. Certes, ils sont loin d'avoir toujours également bien concilié ces deux nécessités contraires. Mais jamais chez eux on ne

trouve ces grands despotismes unitaires, broyant toute individualité, réduisant l'homme à l'état d'une sorte de fonction abstraite et sans nom, comme on le voit dans l'Egypte, à Babylone, en Chine, dans les despotismes musulmans et tartares. Prenez les unes après les autres les petites républiques municipales de la Grèce et de l'Italie, la féodalité germanique, les grandes organisations centralisées dont Rome a donné le premier modèle et dont la Révolution française a repris l'idéal, vous y trouverez toujours un vigoureux élément moral, une forte idée du bien

public, le sacrifice à un but général. L'individualité à Sparte était peu garantie ; les petites démocraties d'Athènes et de l'Italie du moyen-âge étaient presque aussi féroces que le plus cruel des tyrans ; l'empire romain arriva (en partie, du reste, par l'influence de l'Orient) à un despotisme intolérable ; la féodalité germanique aboutit à un vrai brigandage ; la royauté française, sous Louis XIV, atteignit les excès des dynasties sassanides ou mongoles : la Révolution française, en créant avec une vigueur incomparable le principe d'unité dans l'Etat, a souvent fortement compromis la liberté. Mais de prompts réactions

ont toujours sauvé ces peuples des conséquences de leurs fautes. Il n'en est pas de même de l'Orient, surtout l'Orient sémitique, qui n'a jamais connu de limite entre la complète anarchie des Arabes nomades et le despotisme sanguinaire et sans compensation. L'idée de la chose publique, du bien public, fait complètement défaut chez ces peuples. La vraie et complète liberté, telle que les peuples anglo-saxons l'ont réalisée, et les grandes organisations d'Etat, telles que l'empire romain et la France les ont créées, leur furent également étrangères. Les anciens Hébreux, les Arabes, ont été ou sont, par moments, les plus

libres des hommes, mais à la condition d'avoir le lendemain un chef qui tranche les têtes selon son bon plaisir. Et, quand cela arrive, nul ne se plaint d'un droit violé : David arrive à régner par les moyens d'un énergique *condottiere*, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme fort religieux, d'être un roi selon le cœur de Dieu. Salomon parvient et se maintient au trône par les procédés des sultans de tous les temps, ce qui ne l'empêche pas de passer pour le plus sage des rois. Quand les prophètes battent en brèche la royauté, ce n'est pas au nom d'un droit politique, c'est au nom de la théocratie. Théocratie, anarchie, despotisme, tel est, Messieurs, le résumé de la politique sémitique ; ce n'est heureusement pas la nôtre. La politique tirée de l'Écriture sainte (fort mal tirée, il est vrai) par Bossuet est une détestable politique. En politique, comme en poésie, en religion, en philosophie, le devoir des peuples indo-européens est de rechercher la nuance, la conciliation des choses opposées, la complexité, si profondément inconnues aux peuples sémitiques, dont l'organisation a toujours été d'une désolante et fatale simplicité.

Dans l'art et la poésie, que leur devons-nous ? Rien dans l'art. Ces peuples sont très peu artistes ; notre art nous vient tout entier de la Grèce. — En poésie, sans être leurs tributaires, nous avons pourtant avec eux plus de lien. Les psaumes sont devenus à quelques égards une de nos sources poétiques. La poésie hébraïque a pris place pour nous à côté de la poésie grecque, non comme ayant fourni des genres déterminés de poésie, mais comme constituant un idéal poétique, une sorte d'Olympe où tout se colore, par suite d'un prestige accepté, d'une sorte d'auréole lumineuse. Milton, Lamartine, Lamennais n'existeraient pas tout entiers sans les psaumes. Ici encore, cependant, tout ce qui est nuance, tout ce qui est délicat, tout ce qui est profond est notre œuvre. La chose essentiellement poétique, c'est la destinée de l'homme ; ce sont ses retours mélancoliques, sa recherche inquiète des origines, sa juste plainte contre le ciel. Nous n'avons eu besoin d'apprendre cela de personne.

L'éternelle école, à cet égard, c'est l'âme de chacun.

Dans la science et la philosophie, nous sommes exclusivement Grecs. La recherche des causes, savoir pour savoir, est une chose dont il n'y a nulle trace avant la Grèce, une chose que nous avons apprise d'elle seule. Babylone a eu une science ; mais elle n'a pas eu le principe scientifique par excellence, la fixité absolue des lois de la nature. L'Égypte a su de la géométrie ; mais elle n'a pas créé les *Éléments* d'Euclide. Quant au vieil esprit sémitique, il est de sa nature antiphilosophique et antiscientifique. Dans *Job*, la recherche des causes est presque présentée comme une impiété. Dans *l'Ecclésiaste*, la science est déclarée une vanité. L'auteur, prématurément dégoûté, se vante d'avoir étudié tout ce qui est sous le soleil et de n'y avoir trouvé que de l'ennui. Aristote, à peu près son contemporain, et qui avec plus de raison eût pu dire qu'il avait épuisé l'univers, ne parle pas une fois de son ennui. La sagesse des nations sémitiques ne sortit jamais de la parabole et des proverbes. On parle souvent d'une science et d'une philosophie arabes, et, en effet, pendant un siècle ou deux, au moyen-âge, les Arabes furent bien nos maîtres ; mais c'était en attendant que nous connussions les originaux grecs. Cette science et cette philosophie arabes n'étaient qu'une mesquine traduction de la science et de la philosophie grecques. Dès que la Grèce authentique se lève, ces chétives traductions deviennent sans objet, et ce n'est pas sans raison que tous les philologues de la Renaissance entreprennent contre elles une vraie croisade. A y regarder de près, d'ailleurs, cette science arabe n'avait rien d'arabe. Le fond en est purement grec ; parmi ceux qui la créèrent, il n'y a pas un seul Sémite ; c'étaient des Espagnols, des Persans écrivant en arabe. — Le rôle philosophique des Juifs au moyen-âge est aussi celui de simples interprètes. La philosophie juive de cette époque, c'est la philosophie arabe sans modification. Une page de Roger Bacon renferme plus de véritable esprit scientifique que toute cette science de seconde main, respectable assurément

comme un anneau de la tradition, mais dénuée de grande originalité.

Si nous examinons la question du point de vue des idées morales et sociales, nous trouverons que la morale sémitique est parfois très sainte et très pure. Le Code attribué à Moïse renferme de belles idées de droit. Les prophètes sont par moments des tribuns fort éloquents. Les moralistes, Jésus fils de Sirach, Hillel, atteignent une surprenant hauteur. N'oublions pas enfin que la morale de l'Évangile a été d'abord prêchée en une langue sémitique. D'un autre côté, le caractère sémitique est en général dur, étroit, égoïste. Il y a dans cette race de fortes passions, de complets dévouements, des caractères incomparables. Il y a rarement cette finesse de sentiment moral qui semble être surtout l'apanage des races germaniques et celtiques. Les sentiments tendres, profonds, mélancoliques, ces rêves d'infini où toutes les puissances de l'âme se confondent, cette grande révélation du devoir qui seule donne une base solide à notre foi et à nos espérances sont l'œuvre de notre race et de notre climat. Ici donc l'œuvre est mêlée. L'éducation morale de l'humanité n'est le mérite exclusif d'aucune race. La raison en est toute simple ; la morale ne s'apprend pas plus que la poésie ; les beaux aphorismes ne font pas l'honnête homme ; chacun trouve le bien dans la hauteur de sa nature et dans l'immédiate révélation de son cœur.

En fait d'industrie, d'inventions, de civilisations matérielles, nous devons, sans contredit, beaucoup aux peuples sémitiques. Notre race, Messieurs, ne débuta point par le goût du confortable et des affaires. Ce fut une race morale, brave, guerrière, jalouse de liberté et d'honneur, aimant la nature, capable de dévouement, préférant beaucoup de choses à la vie. Le négoce, l'industrie ont été exercés pour la première fois sur une grande échelle par des peuples sémitiques, ou du moins parlant une langue sémitique, les Phéniciens. Au moyen-âge, les Arabes et les Juifs furent aussi nos maîtres en fait de commerce. Tout le luxe européen, depuis l'antiquité jusqu'au dix-

septième siècle, est venu de l'Orient. Je dis le luxe et non point l'art ; il y a l'infini de l'un à l'autre ; la Grèce, qui, sous le rapport du goût, a une immense supériorité sur le reste de l'humanité, n'était pas un pays de luxe ; on y parlait avec dédain de la vaine magnificence des palais du grand roi, et, s'il nous était permis de voir la maison de Périclès, il est probable que nous la trouverions à peine habitable. Je n'insiste pas sur ce point, car il y aurait à examiner si le luxe asiatique, celui de Babylone, par exemple, est bien le fait des Sémites ; j'en doute pour ma part. Mais un don incontestable qu'ils nous ont fait, un don de premier ordre, et qui doit placer les Phéniciens dans l'histoire du progrès, presque à côté des Hébreux et des Arabes, leurs frères, c'est l'écriture. Vous savez que les caractères dont nous nous servons encore aujourd'hui sont, à travers mille transformations, ceux dont les Sémites se servirent d'abord pour exprimer les sons de leur langue. Les alphabets grec et latin, dont tous nos alphabets européens dérivent, ne sont autre chose que l'alphabet phénicien. Le phonétisme, cette idée lumineuse d'exprimer chaque articulation par un signe et de réduire les articulations à un petit nombre (vingt-deux), est une invention des Sémites. Sans eux, nous nous traînerions peut-être péniblement encore dans l'hiéroglyphisme. On peut dire en un sens que les Phéniciens, dont toute la littérature a si malheureusement disparu, ont posé ainsi la condition essentielle de tout exercice ferme et précis de la pensée.

Mais j'ai hâte d'arriver, Messieurs, au service capital que la race sémitique a rendu au monde, à son œuvre propre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, à sa mission providentielle. Nous ne devons aux Sémites ni notre vie politique, ni notre art, ni notre poésie, ni notre philosophie, ni notre science. Que leur devons-nous ? Nous leur devons la religion. Le monde entier, si l'on excepte l'Inde, la Chine, le Japon et les peuples tout à fait sauvages, a adopté les religions sémitiques. Le monde civilisé ne compte que des Juifs, des chrétiens ou des mu-

Suite de la page 4.

sulmans. La race indo-européenne en particulier, si l'on excepte la famille brahmanique et les faibles restes des Parsis, a passé tout entière aux religions sémitiques...

Ernest Renan

Considérations annexes

Différents éléments de ce tournant du discours de Renan valent qu'on s'y arrête. Non pas en portant une appréciation d'ensemble sur l'*antisémitisme érudit* dont l'orateur s'est fait le porte-parole, de façon scientifique, en connaisseur et en précurseur, mais bien plutôt en révélant comment certaines de ses intuitions ont pu se vérifier.

LE CONCEPT DE RACE

Le dix-neuvième siècle a pu être considéré comme celui de la philologie. En 1862 déjà, les découvertes faites dans cette science, alors nouvelle, avaient débordé du simple cadre de l'étude des langues. Ainsi, la *mythologie comparée* avait permis de démontrer que tous les peuples indo-européens avaient eu anciennement une mythologie commune. Sur la base du culte des forces et des phénomènes de la nature, ils avaient adoré des dieux sous forme panthéiste.

Dans ces conditions, le concept de *race* suscita de nombreuses études et l'engouement d'une partie des gens instruits. Pour le chercheur, les découvertes philologiques, augmentées des résultats des recherches en mythologie comparée, étaient chose particulièrement attrayante et excitante pour l'esprit.

Seulement, certains, y compris des savants, purent se laisser tenter par des généralisations hâtives, au point d'oublier le rôle clé de la mythologie, de la conception du monde des populations étudiées, pour ne plus s'attacher qu'au type de langue qui était censé, à leurs yeux, déterminer la race une fois pour toutes, de façon intangible.

Ce qui n'a jamais été vraiment le cas de Renan, qui, dans sa volonté de « tout embrasser », n'a fait, en 1862, que refléter les courants de pensée de son époque, quand il parlait des *races* brahmanique, indo-européenne ou juive.

LE LUXE BABYLONIEN

Seulement, son ignorance partielle d'un moment de l'histoire de l'ancien Proche-Orient a pu lui faire cruellement défaut. Ce dont il avait parfaitement conscience quand il dit : « il y aurait lieu d'examiner si le luxe asiatique, celui de Babylone, par exemple, est bien le fait des Sémites ; j'en doute pour ma part. » Doute parfaitement fondé, quand on sait que le « luxe » de Babylone est un legs de la civilisation sumérienne, qui est *touranienne*.

L'ECRITURE PHENICIENNE

Les considérations de Renan sur l'invention de l'alphabet phénicien et sa propagation appellent plusieurs précisions :

1° L'écriture phonétique n'est pas forcément alphabétique. Elle a été d'abord syllabique. A Sumer, cependant, le syllabaire a été employé en restant contraint dans certaines limites : persistance de signes idéographiques — qui avaient été originellement pictographiques —, de nombreux homophones et signes polyphoniques. Néanmoins, le syllabaire sumérien était *grosso modo* phonétique, tandis que plus à l'est, en « Elam », le syllabaire employé était nettement plus systématiquement phonétique qu'à Sumer.

Et ce, à une époque antérieure à l'apparition de l'alphabet phénicien, alors que l'élamite ou « protomédique » est une langue agglutinante, du même type que le sumérien.

2° Les Phéniciens, pour former leur alphabet, s'inspirèrent grandement de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, comme le précise Tacite. C'est d'ailleurs sans doute pour cette raison que Renan a cru utile de mentionner : « Sans eux (les Phéniciens), nous nous traînerions peut-être péniblement encore dans l'hiéroglyphisme. »

En effet, « 15 lettres phéniciennes sur 22 sont assez peu altérées pour que leur origine égyptienne se reconnaisse au premier coup d'œil », confirme François Lenormant en 1872 dans son *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*. D'ailleurs, ajoutait-il, les Egyptiens ont presque inventé l'alphabet sans le savoir, puisqu'ils ont eu des signes correspondant à des lettres de l'alphabet — tel, à tout seigneur tout honneur, le dessin de l'aigle qui se lit A.

En marge de ces quelques réserves qui peuvent être apportées à l'« idée lumineuse » des Phéniciens, il convient de rappeler celle d'Emile Littré, qui parle de l'*infirmité* caractéristique de toutes les langues sémitiques ayant rompu tout lien avec l'écriture sumérienne d'antan : leur consonantisme quasi-exclusif, toutes ces langues étant fondamentalement « trilitères » et consonantiques dans leur écriture.

Enfin, pour n'en rester qu'à l'essentiel sur l'histoire de l'écriture alphabétique, rappelons le sort qui a été réservé à l'alphabet phénicien par les gens d'Argos (la Grèce pré-hellénique), selon Hérodote (livre 5, 58, dans la traduction de Pierre Saliat) :

« Or, ces Phéniciens (...) y introduisirent plusieurs arts et doctrines, y plantant les lettres, que les Grecs, à mon jugement, n'avaient point auparavant. Et certes, il faut confesser que tous les Phéniciens en usaient avant les Grecs ; mais depuis, par succession de temps, avec la parole, le son desdites lettres a été changé. »

Autrement dit, l'alphabet phonétique, à la fois consonantique et vocalique, de lointaine origine égyptienne, puis phénicienne, est une création des gens d'Argos, à laquelle ils ont œuvré en changeant le son des lettres phéniciennes.

LA RELIGION

« La race indo-européenne (...) a passé (...) aux religions sémitiques. » La substance de cette phrase peut prêter à de très nombreuses considérations. Mais, dans ce discours inaugural Renan a préféré ne pas faire force développements et digressions. Aussi continua-t-il son propos en soulevant un aspect de la question. Il interrogea : « Quel est la cause de ce phénomène étrange ? comment les peuples qui tiennent l'hégémonie du monde ont-ils abdiqué leur symbole pour adopter celui de leurs vaincus ? »

Pareille esquive renvoie à la question première : les Indo-Européens ne doivent rien aux peuples sémitiques, fors la religion. C'est seulement par là que les Européens ont pu être « sémitisés ».

Sur ce point, les découvertes du vingtième siècle n'ont fait que confirmer la justesse de l'appréciation de Renan. Au Proche-Orient, la magie — blanche et noire, d'incantation et de conjuration — a précédé la religion (monothéiste), qui fut une création sémitique. Ce qui apparaît dès la fin du troisième millénaire avant Jésus, quand le dieu des dieux Mardouk vainc le monstre Tiamat, cette puissance maléfique, démoniaque, mi-dragon mi-serpent de mer (voy. *Les religions du Proche-Orient asiatique*, par René Labat).

Plus tard, la « sémitisation » des Indo-Européens, en matière de religion, a été progressive. Elle eut deux temps forts : 1° la conquête des Gaules, qui ne saurait être intelligible qu'en considération de la teneur du discours pour Flaccus de Cicéron (*Pro Flacco*) ; 2° le règne de Charle-

magne, qui est venu secourir l'empire romain catholique défaillant et qui a redonné vie à une Eglise en voie de disparition.

Ainsi, la race indo-européenne dans sa grande majorité a passé aux « religions sémitiques » en partie de son propre chef, elle les a adoptées tout en les révisant. (Pour plus de détails, voy. *La genèse du XIX^e siècle*, par Houston Stewart Chamberlain.) Toutefois, le sujet paraît quasiment inépuisable, aussi bien en matière d'histoire ancienne — assez bien traitée par Chamberlain — qu'en ce qui concerne l'histoire contemporaine, où ce thème n'a été qu'effleuré.

Dans ces conditions, d'éventuelles études sur tel ou tel aspect de la question seront les bienvenues dans *Revision*, car pour ce journal l'histoire est mouvement. Hier, aujourd'hui et demain forment un tout indivisible, bien qu'il y ait lieu de les bien distinguer.

Alain Guionnet

Michel Rocard et le go

Le seul joueur de go membre du gouvernement c'est Michel Rocard. Ce qui, bien sûr, aurait dû lui valoir d'être interviewé par *Revision*, si ce journal n'avait pas été révisionniste. En effet, Rocard n'a pas encore donné son accord à la tenue de cet entretien. Ce qui est dommage. Mais il n'empêche, voici une des questions qui aurait pu lui être posée :

« M. Rocard, comment expliquez-vous que les deux seuls Français qui aient jamais gagné de l'argent en traitant du jeu de go s'appellent Aroutcheff et Feldmann. Tous deux sont spinozistes, le premier expressément, le second d'obédience. Faudrait-il voir là la marque d'une éventuelle supériorité intellectuelle des spinozistes sur les autres en matière de logique ? »

Naturellement, c'est là une question piège. Aroutcheff gagne en partie sa croûte grâce aux articles qu'il écrit pour *Jeux et stratégies* et au livre qu'il a publié chez Hatier, tandis que Feldmann a été longtemps payé par l'Etat (le CNRS) pour programmer le go sur calculateur. Or ce dernier n'a jamais dû sa situation à ses capacités en la matière, puisqu'il est pratiquement dénué de toute intelligence logique. Il adore tout ce qui est détail et ne jure que par la confusion. Quant à Aroutcheff, il est brouillé avec la langue française, ce qui, somme toute, est un *must* en milieu journalistique.

D'autre part, les meilleurs joueurs de go européens ne sont nullement spinozistes. Aussi la France fait-elle figure d'exception en Europe, alors même que dans les publications de la Fédération Française de Go il semble honteux de s'exprimer en français (comme à l'institut Pasteur, au CNRS, etc.).

Aussi Rocard aurait-il pu être embarrassé pour répondre à cette question. D'une part, il a des goûts littéraires ayant pu apparaître de-ci de-là et une éducation protestante, c'est-à-dire antijuive, que cet antijudaïsme soit exprimé avec véhémence sinon avec grossièreté, façon Luther, ou bien qu'il soit plus nuancé mais résolu, façon Calvin. D'autre part, deux de ses enfants sont juifs. En effet, sa deuxième femme est juive et c'est elle qui, selon la loi mosaïque, a transmis sa judaïté à ses rejetons. Et puis, Ro-

card est à la tête d'un gouvernement judéo-socialiste, qui finance la presse et les institutions juives. D'où son embarras.

Cependant, le thème de l'entretien projeté n'aurait bien sûr pas porté seulement sur le go et le judaïsme, car si ce dernier a produit sa propre mathématique (la cabbale), ce mode d'être et de pensée a toujours été complètement étranger à l'intelligence logique des choses. Aussi eût-on espéré de la part de Michel Rocard qu'il tînt des propos déliés, non tétanisés. Après tout, « Go et politique », n'est-ce pas un riche sujet de réflexion ? Et puis, pourquoi viendrait-on chercher querelle à Rocard sur des histoires de chambres à gaz, par exemple ? Somme toute, il a toujours su rester discret dans cette affaire, contrairement à son prédécesseur Jacques Chirac, « membre de la LICRA » au moins depuis 1987 ou 1988, à en croire M^e Quentin, avocat tonitruant de cette organisation.

Attila Lemage



Face à face, Attila et Rhee, dit Le Cruel.

Et aux chars répondaient
Des « Panzerfausts », lancés
Des « trous d'homme » creusés
Dans la glaise sacrée
Du sol natal labouré
Défoncé, profané.

Et des chars sautaient !
Et leurs servants brûlés
Se recroquevillaient
Comme des sardines
Grillées.

Des « sardines humaines »
Pêchées par le destin,
Dans cette mer déchaînée
Pour un barbare festin !

Ensuite vint un groupe
De combattants d'élite :
Les fameuses « Croix-fléchées »
Qu'on voyait approcher
Et qui montaient en ligne
En arborant l'insigne
Du « combat rapproché ».
Bardés tous de grenades
Et de pelles de tranchée
Tranchantes comme des lames
De Tolède. Affûtées pour trancher
Dans les chairs frémissantes
De sanglantes saignées.
Outils dérisoires, surannés,
Contre des blindés...

Et l'on verra ensuite
Ces combattants mêlés
En corps à corps atroces
Inextricables mêlées.
Ballet frénétique,
Tumulte effréné,
Combat de Titans
Jamais égalé,
Vision dantesque
Que nul n'a chanté !

Puis, on entendait
Des ordres, hurlés
D'une voix enrouée,
Rauque, âpre, cassée.
Venant du fond de gorge
Ou de l'Asie, qui sait ?
Donnés en langues étranges,
Inconnues, barbares :
Hongrois, kalmouk, ouzbègue,
Kazakh ou tartare.
Tous Mongols, frères de race
Mais séparés à jamais
Par des symboles absurdes
Comme marteau et faucille
Croix simple ou croix
Fléchée.

Suit l'image d'horreur
D'un combattant blessé :
D'un combattant enfant,
Adolescent, qui sait ?
Qui rampait sans espoir
Sur le sol détrempé
En traînant derrière
Ses boyaux éventrés.
Espoir vain, dérisoire
Car la mort l'emportait.

Dans sa main l'image
La photo maculée
De sang et de boue
D'une petite fiancée.

Puis, passait un groupe
D'hommes sales, déguenillés.
Aux yeux vitreux glauques,
Hagards, apeurés.
Des prisonniers sans doute
Qu'on avait arrêtés,
Pris les armes à la main
Et qu'on a attaché
Les pieds entravés.

Derrière un mur
La salve claquait :
On les fusillait...
A partir de là, tout a basculé :

« Les hordes de Tamerlan »,
« Les hyènes de la steppe »
Aux yeux porcins, bridés
Donnant libre cours
A leurs instincts débridés
— Ils étaient tous dopés —,
Se ruèrent au pillage
Sur des proies faciles
Comme des démons déchaînés !

Et on entendait le cri
— Déchirant —,
Des vierges violées
Et on entendait le râle
— Lancinant —,
Des mâles émasculés,
Les supplications
De ces veuves souillées
Devant leurs enfants
Meurtris, suppliciés
Du sort !

Et on entendait le bruit
Fracassant,
Du combat qui grondait
Et on entendait le son
— Profond —,
du bourdon qui annonçait
La mort !

Et on entendait le glas
Lugubre
Qui sonnait
La fin
De ce peuple
Brisé, crucifié
A tort...

Dezső Konya

L'auteur, poète occasionnel de Nagyborosnyo, est Hongrois de Transylvanie et descend des Huns d'Attila. Ces derniers, après la mort du Grand Roi, se séparèrent en deux parties : les uns sont retournés aux fins fonds de l'Asie et disparurent à jamais, les autres, sous la conduite du prince Csaba, sont restés dans l'incurvation des Carpates en Transylvanie et furent assimilés par les Hongrois 4 siècles plus tard. Ils s'appellent Székely-s et ils sont aujourd'hui plus d'un million. Ils sont révisionnistes dans l'âme, car le traité de Trianon a donné la Transylvanie aux Valaques et, depuis 70 ans, ils vivent en « territoires occupés ».

(L'auteur.)

Cette note du poète appelle quelques remarques. La légende des Székely-s (Séqueilles ou « Sicules » en français) qui seraient d'origine hunnique est très ancienne. Elle demeure vivace en dépit de l'ostracisme dont ces gens sont victimes. Les historiens officiels hongrois (qui sont parfois moins professionnels que leurs homologues français dans l'art de la dissimulation) ont récemment fait un pas dans le sens de la reconnaissance de la spécificité des Székely-s par rapport aux Magyars conquérants de 895-896, qui avaient pour roi Arpád.

Dans ces conditions, avec le développement de l'actuel mouvement de « réforme » en Hongrie, avec la possibilité donnée aux historiens hongrois, tel Gyula Laszlo, auteur d'*Ostörténetünk* (« Notre histoire ancienne »), de travailler plus librement, il ne fait aucun doute que cette page d'histoire sera prochainement revue, mieux étudiée. Histoire et légendes ne sont pas antinomiques. Simplement, les légendes induisent des hypothèses historiques, qui ne se confondent nullement avec l'histoire proprement dite, bien qu'elles puissent l'éclairer, la raviver.

(Note de la rédaction.)

Protocoles des sages de Sion

Le texte des *Protocoles des sages de Sion* que nous allons reproduire intégralement dans la version de Butmi demeure des plus mystérieux. Qui l'a écrit ? Quand et dans quelles conditions ? S'agit-il d'une provocation ? d'un faux antisémite, d'une imposture, d'un plagiat ?

Nombreuses sont les questions qui demeurent en suspens. Toujours est-il que dans de très nombreux pays occidentaux l'impression et la diffusion de ce livre sont totalement libres. D'ailleurs, au terme d'un procès qui dura plus de quatre ans, la cour d'appel de Berne relaxa Silvio Schnell et Theodor Forster le 1^{er} novembre 1937, qui avaient été accusés par des organisations juives d'avoir enfreint la loi suisse réprimant les activités subversives, pour avoir publié les *Protocoles*.

Seulement, la condamnation prononcée en première instance l'avait été par un tribunal cantonal, qui avait commis plusieurs erreurs de procédure, et la cour d'appel fédérale a considéré que l'accusation retenue à l'encontre des éditeurs, celle d'avoir publié de la « Schundliteratur », c'est-à-dire de la littérature de bas étage, était irrecevable en l'état et impropre à motiver une condamnation (voy. la revue italienne *Orion* n° 42, juillet 1988, pp. 410-419).

Cependant, cette littérature « de bas étage » n'en continue pas moins de faire couler beaucoup d'encre et à exciter les passions. En 1988, à Paris, des jeunes juifs, auxquels des révisionnistes parlaient de leur infirmité, s'exclamèrent soudainement : « Tshal, bombe atomique, BETHAR, Protocoles ! » Ce en quoi ils pouvaient difficilement être plus éloquents.

Ainsi certains juifs paraissent se reconnaître dans le plan des « sages de Sion », tel qu'il a été décrit dans les *Protocoles*.

LES PISTES

L'étude du texte et son histoire sont riches d'enseignement. Par-là, le chercheur est amené à redécouvrir les salons parisiens de la fin du 19^e siècle et les discussions de leurs habitués. Aussi est-il incité à reconsidérer certaines questions en s'intéressant aux thèmes débattus à l'époque et aux arguments échangés, tant à propos des rapports tumultueux entre ésotérisme et matérialisme, voire déterminisme, qu'en ce qui concerne les menées politiques de la haute finance ou bien l'histoire des coteries, des sectes, des superstitions, en ce temps où l'arrivisme des hommes prenait des formes les plus variées.

Eh oui, la clé de voûte des *Protocoles* se trouve à Paris, et non pas vraiment en Russie. Son ou ses auteurs étaient manifestement familiers des salons parisiens et des thèmes qui y étaient débattus. On pourrait même donner à connaître nombre de choses à ce sujet de façon beaucoup plus précise et référencée, mais pas maintenant.

D'autant plus que certaines recherches entreprises n'ont pas encore abouti. Ainsi, la deuxième version du *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, par Maurice Joly, qui était sous presse fin 1870, nous demeure malheureusement inconnue. Toujours à propos de Maurice Joly, il

semble que les archives de police portant sur sa mort suspecte le 17 juillet 1878, survenue 5 quai Voltaire, aient été détruites pendant la première guerre mondiale. Des exemples de ce type pourraient être multipliés. Simplement, ces deux pistes valaient d'être signalées dans la mesure où il n'est pas impossible que quelque lecteur dispose d'informations sur ces questions, tandis que les pistes en rapport avec la vie à la cour de Russie au début du siècle intéressent plutôt les spécialistes, comme M^{me} Carrière-Encausse, mais elle se taira, par peur de voir s'effondrer du jour au lendemain son avenir professionnel, qui pourrait être réduit à néant en un clin d'œil.

UNE CREATION LITTERAIRE FAITE DE BRIC ET DE BROC ?

Seuls des ignorants, des non initiés ont pu voir dans les *Protocoles* une littérature de bas étage.

Rien n'y est le fruit du hasard. Tout en étant parfaitement datable, dans un laps de temps inférieur à 10 ans, ce livre n'est fondamentalement pas contredit par les premiers des historiens, ceux de l'antiquité. A commencer par Tacite, qui écrit à propos de la prise de Jérusalem par Titus en 70 (*Annales* V, III) :

« on entendit une voix surhumaine crier : « Les dieux s'en vont ! » Et en même temps il y eut un grand mouvement comme celui d'un départ. Peu de Juifs interprétaient ces prodiges dans le sens de la crainte ; plus nombreux étaient ceux qui avaient l'intime conviction qu'il fallait croire à ce que contenaient les livres antiques de leurs prêtres : il y était dit que précisément en ce temps-là l'Orient prévaudrait et que les gens partis de Judée deviendraient les maîtres du monde. »

Ce n'est là, bien sûr, qu'une illustration de l'antique volonté des juifs de devenir maîtres du monde. Cependant, elle est particulièrement fiable dans la mesure où les historiens modernes n'ont jamais fait que trouver des confirmations, tant archéologiques que philologiques, de la pertinence du propos de ces deux grands historiens antiques que sont Hérodote et Tacite. A lui seul, ce récit de Tacite devrait inciter tout un chacun à ne pas exclure l'hypothèse, qu'aujourd'hui comme hier, les « prêtres » des juifs veulent dominer le monde, le soumettre à leur hégémonie.

Dans ces conditions, les *Protocoles* ne font jamais qu'envisager ce cas de figure, tout en reprenant des idées qui étaient dans l'air du temps à la fin du 19^e siècle. Après tout, la démocratie ne serait-elle pas un masque et un moyen transitoire permettant d'instaurer une forme de despotisme d'origine orientale. C'était là, en tout cas, chose que pressentait le marquis de Custine, dans ses *Lettres de Russie*, dès la première moitié du 19^e siècle.

L'ÉGLISE ET LA REVISION DES PROTOCOLES

Etablies à partir du texte français des *Protocoles*, aujourd'hui disparu, nous disposons de deux traductions russes, celles de Nilus et de Butmi. En effet, l'original aurait été rédigé en français, ce que personne ne conteste. Puis, les deux versions russes ont été retraduites en français, mais, là encore, traductions françaises et répartition du texte varient selon les éditions.

La traduction de Roger Lambelin, publiée chez Grasset, a été délaissée. Et ce, comme dirait actuellement le politologue juif Raphaël Draï, parce que cette version est un pur produit du « révisionnisme de l'Église ». Ainsi, Lambelin a traduit *goy* par « chrétien ». Or un *goy* est un « non juif », ni chrétien, ni idolâtre.

Depuis longtemps l'Église nous a habitués à de pareils quiproquos, qu'on les baptise paraboles ou bien équivoques. Parfois aussi le Vatican passe délibérément sous silence certains éléments de la théologie juive. Telle la fameuse phrase d'*Aboda zara*, qui enjoint aux fidèles juifs : « Le meilleur parmi les *goyim*, tue-le ! » (B26 b), voy. *Textes rabbiniques des deux premiers siècles chrétiens*, édités par le Pontificio Istituto Biblico, Rome, 1955, p. 550.

Sans doute y aurait-il beaucoup à dire sur le philo- et antisémitisme de l'Église. Tout comme il y aurait certaines des hypothèses de Raphaël Draï sur le révisionnisme de l'Église — qui n'est jamais que « second » mais qui est peut-être plus dangereux encore à ses yeux que le premier —, qui gagneraient à être éclairées par l'histoire des *Protocoles*. D'autant plus que le haut clergé gallican, pris en la personne de M^{sr} Jouin, a joué un rôle décisif dans la diffusion de ce livre en France...

Mais là n'est pas la question pour nous. Signalons simplement que le texte que nous reproduisons est tiré de la version russe de Butmi, traduite en français. Pour des raisons de place, les différences entre ce texte et celui de Nilus, daté de décembre 1901 et qui serait de quelques années antérieur à celui de Butmi, ne sont pas indiquées. De même les intertitres des alinéas n'ont pas été reproduits.

En revanche, chaque paragraphe est numéroté, de façon à ce que dans les discussions qui suivront la parution de ce texte les références données renvoient le plus facilement possible aux passages évoqués.

Alain Guionnet

PROTOCOLES

Chapitre I Première séance

1 Laissons de côté toute phraséologie, nous discuterons uniquement le sens de chaque idée et nous éclairerons la situation par des comparaisons et des déductions. C'est ainsi que nous allons formuler notre système, en examinant les faits de notre point de vue et de celui des *goyim*.

2 Il faut remarquer que les gens aux instincts mauvais sont plus nombreux que ceux aux nobles instincts, c'est pourquoi on peut obtenir de meilleurs résultats par la violence et l'intimidation que par des dissertations convaincantes. Tout homme aspire au pouvoir ; il en est peu qui ne deviendraient pas dictateurs s'ils le pouvaient, et bien rares sont ceux qui ne seraient prêts à sacrifier le bien-être général à des avantages personnels.

3 Qu'est-ce qui a contenu et dirigé ces bêtes de proie qu'on appelle les hommes ? Aux premières époques de la vie sociale, ils se sont soumis à la

force aveugle et brutale, ensuite à la loi qui, elle aussi, est une force, mais une force masquée. J'en conclus que, par la loi de la nature, le droit réside dans la force.

4 La liberté politique est une idée, mais non une réalité ; il faut savoir appliquer cette idée quand il est nécessaire d'attirer, au moyen d'un appât idéaliste les forces populaires à son parti, si celui-ci a décidé d'abattre un parti gouvernemental. Cette tâche se trouve facilitée lorsque l'adversaire est pénétré de l'idée de liberté ou de libéralisme et s'il perd de sa force pour cette idée ; c'est par là que triomphera notre système : en vertu de la loi de la vie, les rênes du gouvernement, à peine relâchés, sont aussitôt saisis par d'autres mains, étant donné que la force aveugle du peuple ne peut exister un jour sans chef et que le nouveau pouvoir ne fait que remplacer l'ancien, affaibli par le libéralisme.

5 De nos jours la puissance de l'or — c'est-à-dire la nôtre — a remplacé le pouvoir des gouvernements libéraux.

6 L'idée de liberté est irréalisable, parce que personne ne sait en user avec juste mesure : il suffit de laisser le peuple se gouverner lui-même pendant quelque temps pour que cette liberté se transforme aussitôt en licence. Dès lors naissent des dissensions qui ne tardent pas à dégénérer en guerres sociales, dans lesquelles les Etats se consomment et où leur grandeur se réduit en cendres. Qu'un Etat s'épuise dans ses convulsions intestines ou que les guerres civiles le mettent à la merci des ennemis extérieurs, il peut, dans l'un et l'autre cas, être considéré comme irrémédiablement perdu ; il est en notre pouvoir.

7 Le despotisme de notre capital lui offre une planche de salut, à laquelle il est obligé de se cramponner pour ne pas sombrer.

8 A qui prétendrait que nos arguments sont immoraux, je demanderais : si tout Etat a deux ennemis, et s'il est admissible qu'il emploie à l'encontre de

l'ennemi extérieur toutes sortes de moyens stratégiques, comme, par exemple, de garder secrets les plans d'attaque et de défense, de le surprendre de nuit ou avec des forces supérieures, pourquoi ces mêmes mesures seraient-elles immorales lorsqu'elles seraient prises contre notre pire ennemi, celui qui menacerait notre pouvoir et ruinerait notre bien-être ?

9 Un esprit logique et sensé peut-il espérer réussir à mener les foules par des arguments et des raisonnements, quand la voie est ouverte à la contradiction, même stupide, pourvu qu'elle puisse séduire le peuple dont l'esprit est superficiel ? Les foules sont exclusivement guidées par des passions mesquines, des superstitions, des coutumes, des traditions et par des théories sentimentales ; elles sont esclaves de la division des partis qui s'opposent à toute entente un tant soit peu raisonnable. Toute décision de la foule dépend essentiellement de hasards ou bien, quand elle est préparée à l'avance, elle est pour le moins superficielle ; dans son ignorance des secrets

politiques, elle prend des décisions absurdes, elle sème une sorte d'anarchie qui ruine le gouvernement.

10 La politique n'a rien de commun avec la morale. Le gouvernement qui se laisse guider par la morale n'est pas politique et par conséquent son gouvernement est fragile. Celui qui veut régner doit recourir à la ruse et à l'hypocrisie. Les grandes qualités populaires, l'honnêteté et la franchise, sont des vices en politique, elles détrônent les souverains mieux que l'ennemi le plus habile. Ces qualités doivent être des attributs des gouvernements *goyim*, que nous ne devons nullement prendre pour guides.

11 Notre but est de posséder la force. Le mot « droit » désigne une abstraction que rien ne justifie. Ce mot signifie simplement ceci : « Donnez-moi ce que je veux afin que je prouve que je suis plus fort que vous. » Où commence le droit ? où finit-il ? en quoi consiste-t-il ? Dans un Etat où le pouvoir est mal organisé, où les lois et le régime sont inopérants du fait des droits sans nombre que le libéralisme et ses avantages fictifs ont créés, je vois un nouveau droit, le nôtre, qui est celui d'attaquer, de par la loi du plus fort, de me jeter sur tous les ordres et les règlements établis pour les renverser ; de m'emparer des lois, de réorganiser les institutions et de devenir le maître de ceux qui, volontairement et libéralement, nous ont abandonné leur pouvoir.

12 Par rapport à la fragilité actuelle de tous les pouvoirs, le nôtre est invincible parce qu'il est invisible, et qu'il restera tel jusqu'à ce qu'il ait acquis un degré de puissance tel qu'aucune ruse ne pourra plus le menacer.

13 Du mal passager que nous sommes actuellement contraints de faire naître le bienfait d'un gouvernement inébranlable, qui rétablira le cours régulier de la vie du peuple, actuellement perturbé par le libéralisme. La fin justifie les moyens. Concentrons notre attention sur nos projets, sur ce qui est utile et nécessaire et non pas sur ce qui est bon et moral. Nous avons devant nous notre plan ; dans lequel est exposée notre stratégie, dont nous ne pouvons nous

écarter sans courir le risque de détruire l'œuvre de plusieurs siècles.

14 Pour trouver les moyens de parvenir à nos objectifs, il faut tenir compte de la lâcheté, de l'instabilité, de l'inconstance de la foule, de son incapacité à comprendre et à estimer les conditions de sa propre vie et de son bien-être. Il faut comprendre que la foule est aveugle, insensée, déraisonnée, qu'elle tend l'oreille à droite et à gauche. Un aveugle ne peut conduire un aveugle sans le conduire au précipice ; de même les parvenus, issus de la foule — fussent-ils doués d'un esprit génial, mais non initiés à la politique — ne peuvent prétendre la diriger, sans perdre tout leur troupeau.

15 Seuls les hommes préparés dès l'enfance peuvent comprendre le langage et la réalité politiques. Un peuple livré à lui-même, c'est-à-dire à des parvenus issus de son milieu, travaille à sa propre ruine par suite des querelles de partis qui naissent de la soif du pouvoir et des honneurs, et par les désordres qui en proviennent. Est-il possible aux masses populaires de raisonner avec calme et sans disputes, et de diriger les affaires de l'Etat qu'il ne faut pas confondre avec les intérêts personnels ? Sont-elles en mesure de se défendre contre les ennemis extérieurs ? C'est impossible. Un plan divisé en autant de têtes qu'il y en a dans la foule perd son unité ; il devient incohérent et inexécutable par suite des différentes interprétations qu'on peut y donner.

16 Un plan vaste et clair ne peut être élaboré que par un seul homme ; il coordonne tous les rouages des mécanismes de la machine gouvernementale. On en doit conclure qu'il est préférable pour le bien-être d'un pays que le pouvoir soit concentré entre les mains d'un seul individu responsable. La civilisation ne peut exister sans le despotisme absolu, car elle n'est pas l'œuvre des masses, mais de leurs chefs, quels qu'ils soient. La foule est barbare, elle le prouve en toute occasion. Aussitôt qu'elle s'empare de la liberté (de l'idée de liberté), elle la transforme immédiatement en anarchie, qui est le plus haut degré de barbarie.

17 Voyez ces êtres alcoolisés, abrutis, stupéfiés par la boisson, dont ils ont droit de faire une consommation illimitée, droit conférée aux *goyim* en même temps que la liberté. Nous ne pouvons permettre que les nôtres tombent à ce degré... Les peuples *goyim* sont abrutis par l'alcool ; leur jeunesse est détraquée par les études classiques et par la débauche précoce où l'ont poussée nos agents — précepteurs, domestiques, gouvernantes — dans les maisons de riches, nos commis ailleurs, ainsi que nos femmes. Au nombre de celles-ci, je compte leurs imitatrices volontaires en matière de débauche et de luxure, celles qu'on appelle les « femmes du monde ».

18 Notre devise est : la force et l'hypocrisie. Seule la force est victorieuse en politique, surtout si elle se dissimule dans les capacités indispensables aux hommes d'Etat. La violence doit être le principe, la ruse et l'hypocrisie une règle pour les gouvernements qui ne veulent pas concéder leur pouvoir aux agents d'une nouvelle force. Ce mal est l'unique moyen de parvenir au but, au bien. C'est pourquoi nous ne devons pas craindre d'employer la corruption, la tromperie et la trahison quand elles peuvent nous servir à atteindre notre but. En politique il faut savoir s'emparer de la propriété d'autrui sans hésiter, afin d'obtenir par ce moyen la soumission et le pouvoir.

19 Notre gouvernement, dans cette conquête pacifique, a le droit de remplacer les horreurs de la guerre par des condamnations à mort moins visibles et plus profitables, nécessaires pour entretenir cette terreur qui fait obéir les peuples aveuglément. Une sévérité juste et implacable est l'atout de la force d'un Etat ; ce n'est donc pas seulement notre avantage, mais c'est notre devoir, pour obtenir la victoire, que de nous en tenir à ce programme de violence et d'hypocrisie. Pareille doctrine basée sur le calcul est tout aussi efficace que les moyens qu'elle emploie ; c'est pourquoi nous triompherons, non pas seulement par ces moyens mais aussi par cette doctrine de la sévérité, et nous asservirons tous les gouvernements à notre Supergouvernement. Il suffira que l'on sache

que nous sommes implacables pour que toute résistance soit brisée.

20 Dès l'époque de l'épanouissement de la Grèce antique, nous avons été les premiers à crier le mot : « Liberté ! » si souvent répété depuis par des perroquets inconscients, qui, attirés de toutes parts par cet appât, n'en ont usé que pour détruire la prospérité du monde et la véritable liberté individuelle, autrefois si bien garantie contre la contrainte de la foule. Des hommes qui se croyaient intelligents n'ont pas su distinguer le sens caché des mots qu'ils employaient ; ils n'ont pas remarqué qu'il n'existe pas d'égalité dans la nature, qu'il ne peut y avoir de liberté, que la nature elle-même a établi l'inégalité des esprits, des caractères et des intelligences, en soumettant tout à ses lois ; ils ne se sont pas aperçus que notre politique les a lancés hors de leur vie coutumière, dans la voie qui aboutit à notre gouvernement. Pourvu qu'il soit initié à la politique, même un imbécile peut gouverner, tandis qu'un non initié, fût-il un génie, se perdra dans les voies que nous indiquons.

21 C'est sur ce principe que fut établi le gouvernement dynastique de nos rois, le fils étant initié par son père aux secrets de la politique, secrets que personne ne devait pénétrer. Les *goyim* ont perdu le sens de cette transmission héréditaire du pouvoir, et cette perte contribua au succès de notre cause.

22 Notre appel : « Liberté, Egalité, Fraternité » amena dans nos rangs, des quatre coins du monde, grâce à nos agents aveugles, des légions entières qui portèrent nos bannières avec enthousiasme. Cependant ces mots étaient des vers qui rongeaient la prospérité des *goyim*, en détruisant partout la paix, la tranquillité, la solidarité de par l'obéissance aux lois, qui sape tous les fondements de leurs Etats. Vous verrez plus tard que c'est précisément cela qui contribua au triomphe de notre système de conquête pacifique du monde. Nous pûmes alors obtenir l'abolition des privilèges, essence même de l'aristocratie des *goyim*, aristocratie qui était le rempart naturel des peuples

et des patries contre notre action.

23 Sur ses ruines nous avons élevé notre aristocratie de la science et de la richesse.

24 Notre triomphe nous fut facilité par le fait que dans nos rapports avec les hommes dont nous avons besoin, nous sûmes toujours toucher les cordes sensibles de la nature humaine : le calcul, l'avidité, l'insatiabilité des besoins matériels. Chacune de ces faiblesses humaines, prise à part, est capable de détruire toute initia-

Deuxième chapitre Deuxième séance

1 Aujourd'hui, je commencerai par répéter ce qui a déjà été dit : je vous prie de vous rappeler que les gouvernements et les peuples *goyim* ne voient que l'apparence des choses. Et comment pourraient-ils s'efforcer de découvrir le sens caché des choses alors que leurs chefs songent par-dessus tout à s'amuser et à jouir des biens matériels ? Il nous importe beaucoup de bien tenir compte de ce point. Discutons maintenant des questions concernant le pouvoir, la liberté de parole, la liberté de conscience, le droit d'association, l'égalité de tous devant la loi, l'inviolabilité de la propriété, du domicile, l'impôt, et l'idée d'un impôt secret. Toutes ces questions ne doivent pas être traitées ouvertement devant le peuple ; il ne faut pas davantage énoncer devant lui nos projets. L'importance de cette réticence consiste en ceci qu'en gardant secrets ces principes nous disposons de notre liberté d'action, ce qui nous permet, le cas échéant, d'en exclure, sans qu'on s'en aperçoive, ceci ou cela, tandis que si nous les exposons, il nous faudrait les assumer tels quels.

2 Les peuples ont un profond respect pour ceux qui incarnent la force ; à chaque acte de violence, ils s'écrient : « C'est évidemment bien canaille, mais combien habile ! Avec quelle magistrale audace le tour a été joué ! » Nous comptons attirer imperceptiblement toutes les nations à la construction d'une nouvelle œuvre dont nous projetons le plan et qui comporte la décomposition de l'ordre existant

personnelle, en mettant les hommes à la disposition de celui qui achète leur activité.

25 La notion abstraite de liberté permet de convaincre les foules que leur gouvernement n'est que le gérant du propriétaire du pays, c'est-à-dire du peuple, et qu'on peut changer de gérant comme on change des gants usés. L'amovibilité des représentants du peuple les mettaient à notre disposition, elle les rendait dépendants de notre choix.

que nous remplacerons par notre règne et ses lois. C'est pour cette raison qu'il faut nous assurer du concours de cette force qu'est le « je m'en foutisme » de nos agents, les modernes « Premiers » de tous les pays ; c'est cette force-là qui anéantira tous les obstacles sur notre chemin.

3 Quand nous aurons fait notre coup d'Etat, nous dirons aux peuples : « Tout allait très mal pour vous ; vous êtes tous exténués de souffrance. Nous allons supprimer la cause de tous vos tourments, à savoir : les nationalités, les frontières et la diversité des monnaies. Certes, ne comprenant pas nos motifs, vous êtes libres de ne pas nous jurer obéissance, mais pouvez-vous le faire avec justice, si vous le faites avant d'avoir examiné ce que nous vous offrons ? » — Alors ils nous porteront en triomphe sur leurs épaules, dans un élan unanime d'espérances. Le vote — dont nous ferons l'instrument de notre avènement, en y accoutumant jusqu'aux plus humbles parmi les hommes, par l'organisation partout où c'est possible, de groupements et d'associations — jouera une dernière fois son rôle, nous rendant un dernier service : la confirmation de nos lois.

4 Mais nous devons auparavant utiliser le suffrage universel, sans distinction de classes ni de fortune, afin d'obtenir la majorité absolue qu'on obtiendrait moins facilement auprès des seules classes intellectuelles et fortunées.

5 C'est ainsi qu'après avoir pénétré chacun de l'idée de sa propre importance, nous brise-

rons les liens de la famille chez les *goyim* ; nous empêcherons les hommes de valeur de percer ; étant dirigées par nous, les foules ne leur permettront pas de se révéler ; elles prendront l'habitude de n'écouter que nous qui payons leur attention et leur obéissance. Ce moyen nous mettra en

main une force tellement aveugle qu'elle ne pourra se mouvoir dans aucun sens, si elle n'est guidée par nos agents, placés pour diriger les foules, qui sauront que de ces agents dépendent leur gain, les gratifications et toutes sortes d'avantages.

Chapitre III Troisième séance

1 Tenez compte, en appliquant nos principes, du caractère du peuple dans le pays duquel vous agirez ; une application générale, uniforme de ces principes, avant que ne soit faite la rééducation du peuple traité, ne saurait obtenir le succès. En procédant graduellement et avec prudence, vous constaterez, avant dix ans, que le caractère le plus récalcitrant aura changé, et nous compterons un peuple de plus parmi ceux qui se sont déjà soumis à notre idée d'internationalisme humanitaire.

2 Quand nous serons au pouvoir, nous remplacerons les termes de l'appel libéral « Liberté, Egalité, Fraternité », par des formules exprimant l'idée contenue dans ces mots, et nous dirons : « Le droit à la Liberté, le devoir de l'Egalité, l'idéal de la Fraternité », et nous saisissons ainsi une fois de plus la même bête par les cornes. En fait, notre pouvoir a déjà écarté tous les autres, bien qu'il y en ait encore un assez grand nombre qui conservent une apparence d'existence.

3 A l'heure actuelle, si quelques gouvernements élèvent la voix contre nous, ce n'est que pure forme et à notre instigation — parce que leur antisémitisme nous est nécessaire pour dominer nos frères inférieurs. Je ne vous expliquerai pas ceci plus clairement, car ce fait a déjà été pour nous l'objet de nombreuses discussions.

4 Je ne vous signalerai qu'un point, c'est qu'en réalité notre Supergouvernement ne rencontre plus d'obstacle dans les gouvernements des *goyim* ; il se trouve dans une situation absolument légale connue sous le nom énergique et puissant de Dictature. Je puis vous dire, en toute franchise, qu'actuellement, c'est nous qui sommes

les législateurs ; c'est nous qui sommes les juges ; nous infligeons les peines dans les tribunaux des *goyim*, nous condamnons à mort ou nous faisons grâce ; nous sommes comme un commandant en chef chevauchant à la tête de toutes nos armées de libéraux.

5 Nous gouvernons d'une main puissante, parce que cette main tient les débris de partis autrefois puissants, brisés par nous ; elle tient les ambitions démesurées, les ardentes convoitises, les vengeances impitoyables, les haines intenses, — c'est de nous qu'émane la terreur universelle.

6 Nous avons parmi nos agents — conscients et inconscients — des hommes de toutes les opinions : restaurateurs de monarchies, démagogues, socialistes, anarchistes, communistes, et toutes sortes d'utopistes. Nous les avons tous attelés à la besogne : chacun sape de son côté et s'efforce de renverser tout ce qui tient encore debout. Tous les Etats sont excédés par ces manœuvres ; ils cherchent la paix et sont prêts à tous les sacrifices pour l'obtenir. Mais nous ne leur accorderons ni paix ni trêve tant qu'ils n'auront pas reconnu notre Supergouvernement international ostensiblement et ne lui auront pas fait acte de soumission. Les peuples crient qu'il est nécessaire de résoudre la question sociale au moyen de l'internationalisme. Les divisions des partis nous les ont tous livrés, parce que pour mener une lutte de partis, il faut de l'argent et c'est nous qui avons l'argent.

7 Nous pourrions redouter une alliance de la force plus ou moins clairvoyante des gouvernants *goyim* avec la force aveugle du peuple, mais nous avons pris toutes les mesures possibles contre pareille éventualité : nous avons élevé,

entre ces deux forces, un mur solide de méfiance réciproque. Ainsi la force aveugle du peuple restera notre soutien et nous en serons les chefs, et nous l'orienterons vers notre but ; c'est pourquoi nos agents s'infiltreront dans le sein même du peuple.

8 Mais quand nous serons un pouvoir reconnu, nous éduquerons le peuple ouvertement sur les places publiques par des conférences sur des sujets politiques, présentés sous un aspect qui nous sera favorable. La parole de notre souverain sera connue dans tous les coins du monde le jour même où elle sera prononcée.

9 Pour ne pas détruire prématurément les institutions des *goyim*, nous y avons touché d'une main prudente, expérimentée et maîtresse des principaux ressorts de leurs mécanismes. Ces ressorts fonctionnaient autrefois dans un ordre sévère mais rigoureux, auquel nous avons substitué un désordre libéral, stupide et arbitraire ; nous avons ainsi influencé la juridiction, les lois électorales, la presse, la liberté individuelle et, ce qui est plus im-

portant, l'instruction et l'éducation, ces pierres angulaires de la vie sociale.

10 En ce qui concerne l'éducation, nous avons abêti, abruti et corrompu la jeunesse des *goyim*. Par-dessus les lois existantes — sans les changer essentiellement, mais en les déformant par des interprétations contradictoires — nous avons créé quelque chose de grandiose par les résultats prodigieux que nous avons obtenus.

11 Ces résultats se sont manifestés en ce que les interprétations masquèrent les lois et finirent pas les cacher entièrement aux yeux des gouvernements incapables d'appliquer un Code aussi confus, d'où les verdicts rendus d'après la conscience.

12 Vous objecterez qu'il y aura contre nous des soulèvements armés si nos plans sont découverts prématurément ? En prévision de cette éventualité, nous avons en réserve un moyen pour ne rien laisser subsister des capitales, que nous ferons sauter avec leurs organisations et leurs documents.

Chapitre IV Quatrième séance

1 L'intensification des armements et l'augmentation des cadres de la police sont des éléments indispensables à la réalisation des plans ci-dessus exposés. Il faut qu'en dehors de nous, il n'y ait plus dans tous les Etats que des masses prolétaires, quelques millionnaires qui nous soient dévoués, des policiers, des soldats et un gouvernement de notre fabrication.

2 Pour obtenir ce résultat dans toute l'Europe et, avec son concours, dans les autres continents, nous devons provoquer l'agitation, la discorde, l'hostilité et la haine. Il y a à cela un double avantage : d'abord nous tenons en respect tous les pays qui savent bien que nous avons le pouvoir de créer chez eux des soulèvements ou de restaurer l'ordre à notre gré. Ils sont accoutumés à voir en nous la force indispensable qui écrase. Nos intrigues dans la politique mondiale ont embrouillé tous les fils qui relient entre eux les ministères des différents Etats, et cela au

moyen de traités économiques et d'engagements financiers. Pour atteindre ce but, il nous a fallu faire preuve d'une grande ruse et de beaucoup d'obséquiosité au cours des pourparlers et des négociations ; mais dans ce qu'on nomme « la langue officielle » nous fûmes obligés de prendre un air conciliant et honnête. Aussi les *goyim* — que nous avons habitués à n'apercevoir que le côté apparent des choses que nous leur présentons — nous prennent-ils pour des bienfaiteurs et des sauveurs du genre humain.

3 Nous sommes prêts à répondre du tac au tac à toute opposition qui surgirait contre nous dans un pays quelconque en faisant éclater une guerre entre lui et ses voisins, et si plusieurs pays projetaient de s'allier contre nous, nous déclencherions une guerre mondiale et nous les pousserions imperceptiblement à y prendre part.

4 Le succès capital en politique est assuré par le secret des entreprises. Les actes d'un di-

plomate ne doivent pas correspondre à ses paroles.

5 Nous avons déjà maintes fois contraint les gouvernements des *goyim* à faire la guerre au moyen de la so-disant opinion publique, après avoir préparé nous-mêmes cette opinion en secret. A l'un

des gouvernements, nous avons déjà plusieurs fois montré notre force par des attentats terroristes et nous répondrons à tous, s'ils se soulèvent contre nous, par les canons américains, chinois ou japonais, qui sont entièrement à notre disposition.

Chapitre V Cinquième séance

1 Il nous est indispensables que les guerres n'amènent aucun avantage territorial. Toute guerre sera donc transportée sur le terrain économique. Alors les nations reconnaîtront que, sur ce terrain, la suprématie dépend de notre concours. Cette situation livrera nos adversaires à la merci de notre agence internationale aux millions d'yeux que nulle frontière n'arrête, et nos droits internationaux balayeront tous les droits des nations et gouverneront celles-ci, comme le Code civil d'un Etat règle les relations de ses sujets entre eux. Par ces voies nous amènerons nos fils aux mêmes résultats qui furent obtenus par des voies identiques dès la plus haute antiquité, comme l'atteste la Bible (*Néhémie*, IX, 22-25).

2 Nous avons inspiré les lois fondamentales des Etats, modifiées par des constitutions, afin d'accoutumer les peuples à la notion de leur force et de leur suggérer la pensée de mesurer cette force à celle des souverains. Vous savez quel fut le résultat définitif.

3 Les constitutions ont établi les trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, ayant chacun des limites déterminées qu'on ne saurait franchir sans secouer jusque dans sa base tous le corps politique. Dans ces conditions, le souverain ne faisait plus un avec l'Etat ; il ne le personnifiait plus. C'était donc l'ensemble du peuple qui déterminait les pouvoirs du souverain, comme ceux des institutions politiques. Celles-ci étaient indépendantes les unes des autres, en sorte qu'il pouvait arriver qu'une plainte portée à l'une de ces institutions contre une autre d'entre elles, fût renvoyée, sous prétexte d'enquête, à l'accusée, laquelle, de ce fait, devenait juge et partie. Ceci rendait évidemment toutes lesdites insti-

tutions inattaquables, toutes-puissantes et indépendantes. Nous pûmes alors leur suggérer l'idée qu'elles ne servaient plus le souverain, puisque, comme lui, elles dépendaient du peuple, dont cependant elles ne servaient pas encore les intérêts, gênées qu'elles étaient par le contrôle du souverain, lequel ne poursuivait qu'un but : son intérêt personnel.

4 Pour avoir plus de prise sur les institutions, nous avons promis à bon nombre d'administrateurs le droit de gouverner le pays ensemble, sans aucun contrôle, à condition qu'ils nous aident activement à créer des prétextes de mécontentement au sujet des constitutions mêmes, préparant ainsi l'avènement de la République dans leur pays. Les Républiques nous donneront le trône du monde. Pour l'instant, nous n'avons fait que remplacer l'influence des gouvernements libéraux par notre pouvoir : celui de l'or.

5 De nos jours, aucun ministre ne peut plus se maintenir au pouvoir sans que nous ne le soutenions par nos appuis ou par un semblant d'approbation populaire (que nous préparons dans la coulisse).

La suite dans les prochains numéros.

PUBLICITE

Encarts publicitaires :
12 F le cm² et 24 F le cm² en quatrième de couverture sous certaines conditions.
Pour tout renseignement écrire à :

Revision

11 rue d'Alembert,
92130 Issy-les-Moulineaux.